

I

LE PARISIEN

L'homme qui se présenta à la mairie de Saillagouse ce mardi 25 avril 1963 n'était pas passé inaperçu, malgré l'heure matinale, depuis la gare. Où qu'il aille, il avait l'habitude d'être tiré à quatre épingles ; sur son passage, certains se demandaient si cet élégant personnage ne s'était pas trompé d'adresse, allant même jusqu'à vriller l'index à la tempe. Discrètement. C'est que, au milieu des pantalons de velours, des larges ceintures de flanelle noire, des vestes de toile grossière et des souliers d'une propreté douteuse, celui qui porte costume, cravate et chaussures vernies passe généralement pour un excentrique, une bête curieuse. Surtout un mardi.

En Cerdagne, on s'habille de propre le dimanche pour la messe du matin et le « truc » de l'après-midi. En semaine, le luxe n'est de sortie qu'aux enterrements, aux mariages et aux jours de fête locale. Et encore pas toujours.

Devant la mairie, avant de pousser la porte, l'homme regarda une nouvelle fois la fiche cartonnée dans sa main, vérifia l'heure du rendez-vous. Il entra dans la salle. Derrière un comptoir fraîchement repeint, une jeune femme se leva, repoussant le magazine dont elle terminerait la lecture plus tard. On l'avait prévenue de la visite d'un monsieur de

Paris, quelqu'un d'important donc. Elle s'était soigneusement maquillée ; le samedi, elle était allée chez la coiffeuse à Livia et s'était évertuée tout le week-end à protéger sa nouvelle coupe. Son mari avait, en effet, la facheuse habitude de lui montrer son affection en lui caressant les cheveux ; d'ordinaire elle était sensible à ce rituel ; mais en la circonstance, il était malencontreux. Pendant deux jours, l'époux attentionné se contenta de lui tapoter gentiment les fesses. Du moment que cela ne dérangeait pas son chignon...

« Bonjour madame. »

La jeune femme sut aussitôt que c'était le monsieur attendu. Quelqu'un d'ici aurait dit « Bonjour Monique. » On ne lui servait du « Madame » que très rarement.

« Monsieur ? »

– Paul Langlois, j'ai rendez-vous avec le maire. J'espère ne pas être en retard.

– Il vous attend » dit-elle en contournant le bureau pour le précéder dans l'étroit couloir jusqu'à la porte du fond.

La jolie silhouette que le nouveau venu suivait sagement des yeux, étonné et ravi de trouver dans ce village du bout de France un spectacle digne du boulevard des Italiens sur lequel il aimait flâner, la jolie silhouette donc toqua à la porte déjà entrouverte, la poussa sans attendre le « entrez » réglementaire et annonça distinctement à la manière d'un huissier de l'Assemblée Nationale :

« Monsieur Paul Langlois. »

Des rendez-vous officiels, le maire n'en était pas submergé. Le préfet n'était pas monté en Cerdagne depuis deux ans ; il n'osait s'aventurer sur le scénic-railway de la RN 116, même avec chauffeur, que pour de grandes occasions ; il ne les cherchait pas. Le député restait fidèle au jour de la rentrée des classes pour être présent au chef-lieu de canton le plus éloigné de Perpignan ; il se contentait, après, des courriers de circonstance. C'était donc le maire

qui descendait rencontrer les autorités puisque celles-ci avec plus ou moins de mauvaise foi craignaient le mal des montagnes.

Aujourd'hui, il était quand même fin prêt à accueillir ce personnage haut placé comme l'attestait le document à tête du Ministère de la Culture qu'il avait reçu une quinzaine de jours auparavant. C'était la première fois qu'un membre du Gouvernement, plutôt appartenant à un organisme gouvernemental, venait directement de Paris à son bureau. Il avait pris cela comme un grand honneur pour sa commune. Et acheté une cravate pour être à la hauteur. Poliment, sans manifester le moindre embarras, ni la moindre courbette, le maire fit asseoir son hôte et enchaîna :

« Que puis-je faire pour vous, monsieur le directeur ? »

La lettre du Ministère l'autorisait à cette qualification ; elle précisait, en effet : « M. Paul Langlois, directeur général du Patrimoine, sera dans votre mairie le mardi 25 avril à 11 heures. » On ne lui avait pas laissé le choix.

La réponse suivit :

« Mon Ministère a le projet d'organiser à Paris une grande exposition, la première du genre. Un certain nombre de communes, probablement une cinquantaine, seront invitées à y présenter un objet, permettez-moi de rester dans ce terme volontairement vague, de son patrimoine. Nous avons décidé en réunion préparatoire que les grandes villes seront exclues de ce projet. Ce sera en quelque sorte une exposition de la France profonde.

– Et vous avez choisi Saillagouse, je vous en remercie.

– J'ai peur de vous décevoir, monsieur le maire.

– Ah !

– Mes services ont longuement travaillé pour établir une liste des richesses méconnues du grand public. Leurs choix sont contestables, comme tous les choix, mais ils sont définitifs. Vous comprendrez aisément que je n'ai désormais plus le temps de les remettre en cause. Nous sommes

fin avril et l'exposition aura lieu du 8 au 17 septembre au Grand Palais.

– Pourquoi Saillagouse alors ? Pourquoi son maire ?

– Par courtoisie envers l' élu du chef-lieu de canton, vous n'allez tout de même pas vous en plaindre, par respect de la hiérarchie de la République et surtout, ironisa le directeur, parce qu'il y a chez vous le meilleur restaurant de la région.

– Vous voulez parler de Planes ?

– Evidemment.

– On connaît Planes à Paris ?

– De réputation. J'ai pensé le vérifier en étant sur place. Avouez que c'eût été dommage de rater l'occasion.

– Attendez, monsieur le ministre, enfin monsieur le représentant du Ministère, vous n'êtes pas en train de me dire que vous allez faire 2000 kilomètres pour découvrir les cassolettes de notre cher restaurateur !

– Bien sûr que non. Je vous trouve inquiet, circonspect, bref, interrogateur ; vous vous dites « Ce type est venu faire un gueuleton aux frais des contribuables. » Me trompais-je monsieur le maire ?

– Vous ne seriez pas le premier à malmener les saints principes d'égalité pour tous, vous savez, le mot coincé entre liberté et fraternité. Mais franchement si j'ai furtivement pensé cela, j'ai vite oublié pour deux raisons.

– Dites-moi d'abord la deuxième.

– Vous avez une tête d'honnête homme.

– Et la première ?

– Celui qui ferait tant de route pour un repas dans notre village ne peut être franchement mauvais.

– Vous ne m'auriez donc pas trahi, même en sachant que ce que je cherche ne se trouve pas à Saillagouse.

– Je suis cerdan, certes, pas mesquin ; je n'ai pas l'habitude de dénoncer mes concitoyens, même parisiens, moi aussi je suis honnête.

– Je n’en doute pas ; aussi faites-moi le plaisir d’être mon invité ce midi. Nous serons bien à table pour discuter.

– Chez Planes ?

– Vous connaissez mieux par ici ?

– Je n’ai pas vu venir le piège. Bien joué, monsieur le ministre.

– Pas encore. »

Fallait quand même pas perdre trop de temps en considérations gastronomiques. C’était bon certes, mais Paul Langlois avait une certaine habitude des restaurants à plusieurs étoiles ou fourchettes. Il devait prendre le train le soir même à Perpignan après avoir fait sa visite à la merveille qu’on lui avait recommandée. Il avait vu la photo, mais n’avait qu’une idée très approximative de l’endroit où il verrait l’original. Alors, il reprit son exposé :

« Je ne veux pas vous faire languir davantage, dit-il comme s’il s’excusait déjà de la nouvelle déception infligée à ce brave homme de maire. L’objet retenu par mes services est une Vierge du 12^e siècle qui, paraît-il, fait l’objet d’une profonde dévotion en Cerdagne.

– Ce doit être celle de Font-Romeu. Elle attire la grande foule chaque année pour le pèlerinage du 8 septembre.

– Ce n’est pas le nom que j’ai sur ma feuille. Attendez que je le relise. Voilà. Il s’agit de la Vierge d’Err connue sous le surnom de Moreneta. Vous la connaissez ?

– Evidemment. Elle aussi fait recette, mais le 2 juillet. On la promène en procession dans le village depuis quelques siècles en présence de l’évêque et de la moitié du canton.

– Ce village n’est pas très éloigné, je crois.

– Un peu plus de 2 kilomètres.

– Pourriez-vous m’y accompagner après le repas ?

– Je n’ai pas de voiture.

– Cela ne fait rien, je vais appeler un taxi.

– Il n’y en a pas, ou plutôt il est parti à Narbonne au mariage de sa fille et ne rentrera qu’en fin de semaine. Vous savez, il n’est pas débordé de clients. Heureusement qu’il fait coiffeur plus souvent. Je ne vois qu’une possibilité pour vous dépanner.

– Je vous en remercie d’avance.

– Une minute, je reviens. »

Le maire se leva, traversa la salle jusqu’à une table où trois hommes achevaient de déjeuner; il se pencha vers l’un, fit discrètement un signe de la main en direction du Parisien. L’homme quitta sa chaise et accompagna le maire.

« Je vous présente l’adjudant-chef Maurice Dumortier, commandant la brigade locale de gendarmerie, qui a accepté de vous conduire à Err.

– Vous me sauvez la mise, dit Paul Langlois en se levant à son tour.

– Si j’avais su qu’un représentant du Gouvernement était dans nos murs, je n’aurais pas attendu qu’il soit dans l’embarras pour...

– Merci chef, murmura Langlois, j’aime bien passer incognito car en général je voyage seul... avec ma mallette de documents et la discrétion m’évite parfois certains désagréments. Nous n’avons pas que des amis.

– Pas ici, s’interposa le maire, vous ne courez guère de risques. Vous seriez député de Cerdagne, je ne dis pas, mais tant que personne ne vous connaît, que pourrait-il bien vous arriver ?

– Justement, il va bientôt être question pour moi de partir. Mon train passe à 16 h 10 et une Vierge m’attend à Err. Monsieur Dumortier, allons-y, nous bavarderons sur la route.

– Monsieur le directeur, sourit le gendarme, je crains que nous n’ayons pas le temps de beaucoup parler. Jusqu’à la chapelle qui nous intéresse, j’ai à peine le temps de passer la troisième. »

Effectivement cinq minutes plus tard, l'adjudant-chef alla directement chercher la clé de la grille au presbytère vide à ce moment. C'est vrai qu'il était comme chez lui dans l'appartement du curé comme dans le sanctuaire en face et il se chargea de faciliter la visite. Paul Langlois regarda longuement la statuette, décrypta sagement ses caractéristiques, n'osa pas cependant la toucher. Son verdict ne surprit pas son « chauffeur » :

« Elle est magnifique, je comprends mieux qu'on vienne l'admirer de toute la région.

– Il y en a même qui auraient voulu l'emporter.

– Mais la Gendarmerie la protège, sourit le Parisien.

– Vous ne croyez pas si bien dire. »

De retour sur le parvis désert, Paul Langlois demanda :

« Puisque vous me paraissez avoir vos habitudes dans cette chapelle, connaissiez-vous quelqu'un de confiance pour, comment dire, escorter la Vierge jusqu'à Paris le moment voulu ?

– Vous voulez une réponse tout de suite ?

– Pas vraiment, mais nous avons des délais à respecter et quelques formalités à accomplir envers cette personne. Au fait, on m'a parlé d'une certaine Marinette.

– A Paris ?

– Au Ministère oui. Je crois même qu'elle vous aurait rendu quelques services lors d'une de vos récentes enquêtes. Un de mes chefs de bureau est originaire de Perpignan. Il suit de près l'actualité de son département et il m'a informé de votre brillante réussite dans l'arrestation d'une bande de pilleurs d'objets sacrés.

– Je n'ai fait que mon devoir.

– Encore faut-il le faire bien. Dites-moi franchement si cette Marinette présente toutes les qualités pour amener la Vierge au Grand Palais.

– Franchement ?

– Oui. »

Maurice Dumortier s’octroya quelques secondes de réflexion, un peu pris au dépourvu par la question :

« Je pense qu’elle en est capable, mais...

– Mais ?

– Je la connais bien, je l’ai même arrêtée il y a deux ans pour un vol peu ordinaire.

– Celui du train jaune ? C’était la même Marinette ?

– Oui, cette femme est un drôle de personnage, du genre à vous empêcher de dormir pendant des semaines et aussi d’aider très efficacement la maréchaussée. Avec elle, il faut s’attendre à tout. Oui, je crois qu’elle sera fière d’accompagner la Vierge à cette exposition.

– C’est tout ce que je demande.

– Vous reviendrez lui faire une proposition officielle ?

– Pas la peine. Puisque vous la connaissez si bien, c’est à vous que je vais confier cette mission. Je vous enverrai les pièces nécessaires. Nous sommes d’accord ?

– Me donnez-vous la possibilité de refuser ? Non bien sûr, alors c’est d’accord. Cela va quand même lui faire un choc à Marinette.

– Soyez diplomate.

– Ce n’est pas ça qui m’inquiète. Vous vous rendez compte, on va demander à cette gardienne du Temple de priver son village de sa Madone pendant près d’un mois.

– C’est quand même pour une bonne cause.

– Allez expliquer ça aux habitants. »

Reste que Dumortier n’était pas si malheureux de s’être vu imposer une rencontre imprévue avec son auxiliaire épisodique. Il avait l’occasion de montrer à Marinette qu’il pouvait lui offrir un autre déguisement que voleuse ou gendarme et garder ainsi le contact pour une éventuelle prochaine enquête. Elle était un atout dans sa manche, un atout que lui seul savait abattre au bon moment. Paul Langlois venait de fournir à l’adjudant-chef un aller-retour à la maison près du pont de chemin de fer, là où tout avait

commencé pour ce couple illégitime et pourtant parfaitement légal. Maurice et Marinette ne se quittaient que pour mieux se retrouver. Cette fois, il allait la surprendre par une invitation vraiment pas banale.

Il était presque 16 heures lorsque la berline de la gendarmerie s'arrêta à la gare de Saillagouse¹. C'est là que le directeur du Patrimoine allait monter dans le train jaune. Sur le quai, il s'adressa à son nouvel ami :

« Pourquoi êtes-vous préoccupé ? Je l'ai bien senti tout à l'heure. Par ma requête ? Est-ce un drame d'amener cette statuette à Paris ?

– Un drame, je ne sais pas encore. Une grande première, oui.

– La Vierge n'aurait-elle jamais quitté son village d'Err ?

– Jamais. L'Histoire dit qu'elle a été cachée de 1793 à 1803 dans une maison pour échapper aux soldats de la Révolution Française, puis installée dans l'église paroissiale de 1803 à 1834 pendant qu'on achevait de remettre la chapelle en l'état. Mais elle n'a pas un seul jour franchi les limites de la commune.

– Je comprends mieux vos discrètes réticences. Marinette va accomplir une mission plus délicate que je l'avais prévu.

– Elle s'en tirera bien. Vous savez, si Marinette avait été là en 1793, les hordes révolutionnaires auraient vite rebroussé chemin ! »

C'est en éclatant de rire que Paul Langlois monta dans le train.

1. Lire « Des malfrats dans les hauts-cantons »